

À la question d'un journaliste allemand "Combien de filles avez-vous eues à Hambourg?" Paul McCartney répondit modestement "Une ou deux". Un constat étonnant lorsqu'on pense à la concentration de bordels, de bars et de salles de concert que recèle le quartier de Reeperbahn, là où les futurs Beatles firent leurs armes. Nous sommes en 1966, avant une tournée mondiale les Beatles reviennent à Hambourg, la ville qui a défini leur son, leur style et leur singularité. Une éducation allemande, en quelque sorte, que John Lennon résumera avec son sens aigu des formules : "Si je suis bien né à Liverpool, c'est à Hambourg que j'ai grandi."

En effet, ce n'est pas vraiment la triade mythique *sex, drugs and rock'n'roll* qui a attiré pendant des décennies les musiciens anglo-saxons en Allemagne, mais plutôt une fascination pour l'inventivité musicale de la scène allemande et son penchant pour l'expérimentation. N'étant pas le berceau originel du rock, du blues ou de la pop, l'Allemagne n'a aucune orthodoxie à défendre, aussi est-elle devenue un territoire d'exploration, engageant des hybridations incongrues et renouant surtout avec l'héritage assumé des avant-gardes esthétiques : la musique sérielle, le free jazz, Fluxus, dada, le romantisme allemand... Et de réussir ainsi le double coup de force d'échapper aux catégories de l'industrie musicale anglo-saxonne et d'ouvrir d'autres voies comme le krautrock, l'electro, la musique planante ou la techno. L'Allemagne propose surtout des formes adultes à une musique obstinément rivée avec narcissisme sur l'adolescence. Si le concept de *teenager* naît avec les riffs de guitare et les déhanchements d'Elvis, les scènes allemandes assument leurs affinités intellectuelles, engendrant une maturité qui, avec le recul historique, apparaît comme la condition même du renouvellement musical.

À l'orée des années pop, l'Allemagne servira de classe préparatoire aux garçons de Liverpool qui, en août 1960, affrontent leur premier concert à l'Indra de Hambourg. Les Fab Four ne s'appellent pas encore

Des Beatles à Bowie, ils sont nombreux à s'être ressourcés en Allemagne

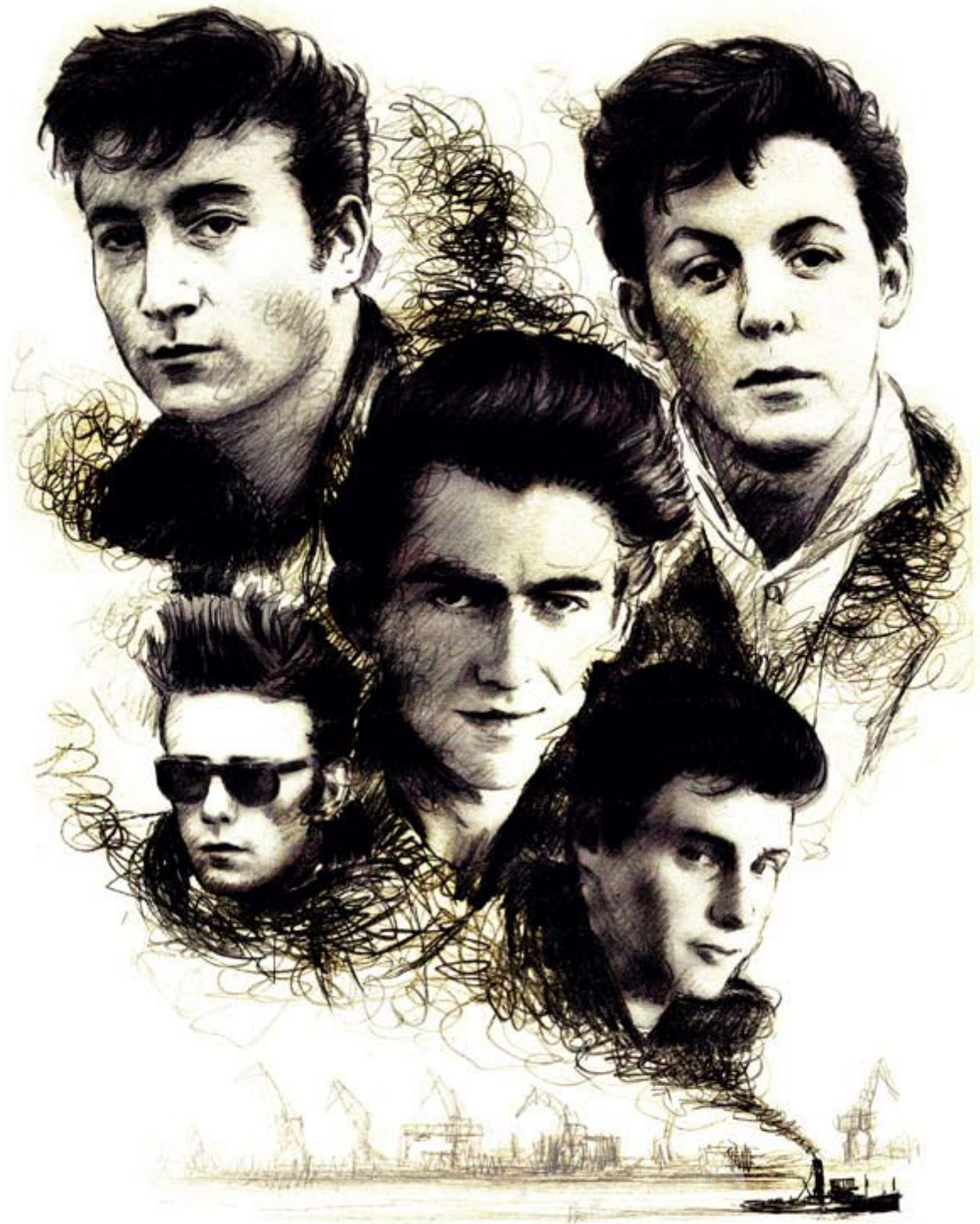
Par Agnès Vilette

Illustrations,
Guillermo Ganuza

L'ATELIER ALLEMAND

les Beatles et n'ont pas trouvé la configuration qui passera à la postérité. Pete Best est encore leur batteur ; à ses côtés, Stuart Sutcliffe — un copain de Lennon rencontré aux Beaux-Arts — est tellement nul à la basse qu'il joue dos au public, sans parfois se brancher à l'ampli. Pour trente marks, des centaines d'Allemands ont ainsi assisté à l'émergence d'un phénomène... d'un œil probablement distrait. Une maïeutique lente et acharnée, deux années ponctuées de cinq séjours, pendant lesquels les contrats tyranniques mettent les rockers à la tâche : quatre heures quotidiennes, gonflées à six heures le week-end. La renommée ne viendra qu'en quittant la ville hanséatique, là où s'est achevée la métamorphose du groupe. Ringo Starr y évince son rival, puis Stuart Sutcliffe quitte la formation pour Astrid Kirchherr, une jeune photographe locale à qui l'on doit les premiers clichés noir et blanc des musiciens, et semble-t-il, la coupe au bol qui deviendra leur trait distinctif. McCartney passe à la basse, tandis que le groupe, qui s'est constitué un répertoire solide et un son ravageur, peut enfin s'en retourner à Liverpool. Quelques mois plus tard, Brian Epstein les repère. L'histoire fera le reste.

Par tradition, l'Allemagne exporte ses voitures et sa philosophie, l'école de Frankfort, le Kantisme. Musicalement, l'impact de Kraftwerk, Can ou Tangerine Dream sera sérial au point de définir l'identité sonore de villes comme Düsseldorf, Cologne, Munich et, bien sûr, Berlin. Pour coller à ce son, dans les années 1980, les producteurs anglais glissent leurs protégés, *in situ*, entre les mains d'ingénieurs teutons. Giorgio Moroder, à Munich, dans son studio-bunker, colore le spectre disco de Donna Summer. À Cologne, Ultravox et Eurythmics enregistrent. À Berlin, Fad Gadget et Depeche Mode font de même. Le futur de la pop s'affirme germanique, les rythmes se déstructurent, les tonalités froides s'étirent en nappes oniriques, la zone d'influence s'élargit, inversant ►





dans ces transmissions esthétiques le rapport de force géopolitique d'une Allemagne encore constellée de bases militaires américaines.

Toutefois, d'autres charmes opèrent. L'ancienne capitale, l'insulaire Berlin, encore nimbée de l'histoire de la guerre et du passé nazi, offre un décor qui a tout pour captiver l'imagination morbide et délétère du rock. De l'album éponyme de Lou Reed à Eno, Spandau Ballet ou la cold wave anglaise, les connotations fantasmées de Berlin offrent des clichés atmosphériques qu'autorisent sa théâtralité et ses relents de décadence. Dans les années 1970, la ville s'était figée, comme dans les contes, dans l'endormissement du statu quo de la Guerre froide. Un vrai trip rétro-futuriste qu'évoquait, sur le ton de la boutade, un historien anglais : *"J'ai pris un vol British Airways, départ 1983. Arrivée, Berlin, 1945."*

Brecht, Fritz Lang, Schönberg s'étaient exilés sur la côte Ouest des États-Unis. Bowie, Nick Cave, Iggy

*À l'orée des
années pop,
l'Allemagne
servira
de classe
préparatoire
aux garçons
de Liverpool*

Pop et une multitude de musiciens feront dans les *seventies* et les *eighties* le trajet inverse. La rencontre à L.A. de Bowie avec Christopher Isherwood, le romancier de *Goodbye to Berlin*, est à l'origine de cette délocalisation artistique. Le Thin White Duke initie, de 1976 à 1979, une mouvance musicale qui, trois décennies plus tard, s'épanouit avec les actuels labels electro. La fascination pour le perfectionnisme sonore se double alors d'un imaginaire fantasmé nourri au cinéma muet expressionniste, à la permissivité des boîtes et cabarets de la République de Weimar et aux traces tangibles de l'ère nazie. Lorsque Bowie arrive à Berlin, il a 30 ans. Sa génération a vécu l'austérité des années de reconstruction, elle entretient une fascination toute britannique pour la bête terrassée. À sa suite, les musiciens flirtent avec ce qu'il définissait comme une *"ville sanctuaire"*, où *"il est bien difficile de faire la distinction entre les vivants et les fantômes"*, une ville *"coupée de son propre monde, de sa culture, mourant*

sans aucun espoir de rédemption.” Berlin est moribonde, engoncée dans les années de plomb de la Bande à Baader, mais son aura est loin d’être amoindrie, diffusant une énergie créative qui galvanise la scène artistique. En 1978, Günter Grass décroche le Nobel. Bowie, visionnaire, déclare dans *Vogue* que *“Berlin est au centre de tout ce qui arrive et va arriver d’important en Europe dans les années à venir.”*

En franchissant l’Atlantique, il a emmené dans son sillage Iggy Pop, fraîchement sorti d’un asile d’aliénés. Il a lâché l’artificialité cocaïnée d’Hollywood pour une existence anonyme dans un appartement du secteur américain, à Schöneberg. Au coin : la maison natale de Marlene Dietrich et le tribunal où furent condamnés les auteurs du complot contre Hitler. Il s’y dépouille de ses avatars précédents, la panoplie de Ziggy déjà bazarde à Londres, et rompt avec la drogue et la célébrité qui l’ont trop fragilisé. La star efféminée et anorexique se retranchant des paparazzis, se nourrissant exclusivement de lait et de poivrons, versée dans les écrits ésotériques des Rosicruciens et d’Aleister Crowley, adopte le *back to basics*. Bowie se déleste des sophistications de l’icône, porte la moustache et des chemises bûcheron pour mieux laisser à Berlin le loisir d’imposer le décor et l’ambiance. En trois ans, il achève ce que d’autres élaborent en une carrière : la trilogie berlinoise, *Low*, *Heroes* et *Lodger*. Hormis ces trois albums, il signe et produit *The Idiot* pour Iggy Pop, puis *Lust for Life*, remettant momentanément son ami à flot aussi bien financièrement que mentalement. Les collaborations se multiplient, dont celle qui implique Brian Eno, convoqué au Hansa Studio, cette ancienne salle de réception des années 1930 s’ouvrant sur le Mur et ses patrouilles. Ensuite, il peaufine à l’écran son personnage berlinois dans *Just a Gigolo* de David Hemmings. Toute l’énergie urbaine de la ville passe dans la fulgurance de projets qui ne vont d’abord rencontrer

*L’insulaire
Berlin,
encore
nimbée
de
l’histoire
de la
guerre,
offre
un décor
qui a
tout
pour
captiver
l’imagination
délétère
du
rock*



qu’un accueil mitigé, avant que la critique ne crie au chef-d’œuvre. *“Berlin vous fait aller à l’essentiel,* dit-il. *Le reste n’a plus de raison d’être. Alors, on demeure silencieux et on finit par produire Low.”*

Moins disert, il le sera en particulier sur ses attirances pour l’esthétique et l’idéologie nazie. Plusieurs scandales précèdent son séjour berlinois, dont la découverte dans ses valises, à la frontière soviétique, des Mémoires de Goebbels ; il se tire d’affaire en arguant de recherches documentaires pour l’écriture d’un film. Lors d’un saut à Londres, où il n’a plus remis les pieds pendant ses années américaines, il se pavane dans une décapotable et esquisse un salut nazi devant la gare de Victoria. La presse se déchaine. Qu’à cela ne tienne, il déclare dans *Playboy*, en 1976, *“Hitler était l’une des premières rockstars”* et d’ajouter à *Rolling Stone* *“Je crois que j’aurais pu être un excellent dictateur, très excentrique et un peu fou.”*

Avec le temps, toutefois, ses provocations s’estompent. C’est musicalement et non idéologiquement que l’expérience berlinoise va agir comme un levier, annonçant les changements à venir. En 1977, *Heroes* capturait la fragilité de cette ville et de ses habitants qui se heurtaient à la matérialité du rideau de fer. En 1987, de retour à Berlin, Bowie lit en allemand, devant 70 000 personnes assemblées près du Reichstag en ruines, un texte à l’intention de ceux qui sont derrière le Mur. À l’Est, la réaction est immédiate : ceux-là mêmes qui sont venus saisir des bribes du concert, collés contre le béton, hurlent des slogans contre le régime. Tandis que le vent porte les couplets de *Heroes* en RDA, la Stasi intervient... Deux ans plus tard, le Mur ne sera plus.

Évidemment, l’Allemagne enfin réunifiée a corrélativement perdu le charme ténébreux de son identité déchirée. En se dissipant, l’aura schizophrène de Berlin va céder la place à une normalité moins exaltante pour le rock et son goût de l’extrême. Fin d’un épisode.